Zeitschrift: Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse
Herausgeber: Société Forestière Suisse
Band: 94 (1943)
Heft: 12

Artikel: Silhouettes de fayards
Autor: Aubert, S.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-784520

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

treux, la teneur en eau capillaire et eau d'adhésion, à la fin de septembre de plusieurs années, est pour la couche supérieure du sol, d'un mètre d'épaisseur, soumise à des variations relativement faibles. Et nous pûmes aussi montrer quel est l'ordre de grandeur de la provision d'eau totale que le sol peut retenir par capillarité et adhésion.

A côté de ces constatations, des études sur la structure du sol, sur la perméabilité de sa couche supérieure, sur le ruissellement et la circulation de l'eau à l'intérieur du sol, ont montré que l'écoulement des eaux de la Baye de Montreux dépend, dans une large mesure, de la végétation qui règne dans son bassin d'alimentation et du mode d'utilisation du sol. On peut admettre que l'action de ces deux facteurs apparaît plus nettement sur la marche des différents phénomènes de l'écoulement, étudiés séparément, que dans le bilan annuel des facteurs précipitations, écoulement et évaporation. *H. Burger.*

(Tr. *H. B.*)

Silhouettes de fayards

Tout d'abord, doit-on dire *fayard* ou *hêtre* ? Les personnes bien pensantes opineront pour hêtre, en déclarant que fayard appartient au langage populaire et que, par conséquent, l'emploi de hêtre est plus distingué. J'ai lu dans le dictionnaire que le terme « hêtre » dérive du flamand « hester », tandis que fayard vient du latin *Fagus*. Or, la langue latine est la mère du français; elle nous est beaucoup plus proche parente que le flamand, qui est un idiome germanique. Donc, n'est-il pas préférable de s'en tenir au mot fayard !

Les sylviculteurs, les forestiers de tous grades n'ont-ils d'yeux que pour la composition idéale de la forêt, la croissance des arbres, leur rendement ? Non ! Je présume qu'à côté des questions techniques, qui les intéressent au premier chef, ils s'attardent à regarder, à contempler avec enchantement parfois, les arbres caractérisés par leurs formes nobles et harmonieuses, ainsi que ceux qui, tourmentés par les forces adverses, offrent des silhouettes d'un pittoresque peu commun.

Sous ce rapport, le fayard, dans son aire jurassienne de distribution, se présente sous la forme d'arbres de physionomie fort variée, depuis le sujet de stature élancée et majestueuse jusqu'à celui qui n'est qu'un lamentable estropié, en passant par tous les intermédiaires imaginables.

Quiconque a voyagé, à travers les forêts qui peuplent les pentes inférieures du Jura, a certainement été conquis par la magnificence des grands fayards qu'il aura rencontrés sur son chemin. Arbres d'une beauté majestueuse, dont le fût droit et régulier s'élance d'un jet vers l'azur. Arbres peu branchus mais rapprochés dont les feuillages se confondent et, à l'instant de leur épanouissement, font de la forêt un dôme somptueux de fraîche verdure. Arbres dont on peut juger de l'étonnante

fertilité en observant, à leur pied, la multitude des jeunes plants issus du semis naturel.

A ces fayards, à la silhouette majestueusement élancée, on peut opposer ceux qui, croissant à l'état isolé et recevant de la lumière de tous les côtés, se présentent sous un aspect qui rappelle celui d'un pommier de plein-vent. En effet, la ramification s'amplifie; les branches s'irradient, s'étalent un peu à la façon des graines d'un pied de dent de lion et forment une couronne nettement définie.

En divers endroits, à la Dent-de-Vaulion notamment, on peut observer de ces fayards isolés, à la silhouette plus ou moins sphérique. En plein pâturage de la Mache (au-dessus de Vaulion), il existe un groupe de fayards qu'à distance on prendrait pour un individu unique, de dimensions colossales. Il est formé de plusieurs sujets très voisins, de taille à peu près égale, dont les branches dans leur ensemble constituent une gigantesque et unique couronne. Groupe d'aspect majestueux qui jette sur la nudité du pâturage une note d'incontestable beauté et que la commune propriétaire, on ose le croire, ne songe pas à abattre, car de tels arbres, tout en constituant un abri précieux pour le bétail estivant, attirent les regards du touriste et lui suggèrent des sentiments d'admiration à l'égard des organismes que la nature, dans sa toute puissance, sait édifier.

On pouvait voir jadis, sur l'alpage de la Têpaz (commune du Lieu), un gigantesque fayard isolé, au tronc ventru, à l'ample ramification, quoi ! un vétéran d'un pittoresque magnifique, mais que les ans, les intempéries avaient peu à peu gravement endommagé. On se demandait comment le tronc, évidé par la pourriture, pouvait encore soutenir l'imposante cime de l'arbre, d'autant plus que du feu allumé à l'intérieur de la cavité, par des malandrins, l'avait dangereusement agrandie. Malgré cette déplorable atteinte, l'arbre a tenu longtemps encore, jusqu'au jour où la tempête ou la neige a mis une fin définitive à son existence. On ne saurait trop flétrir des actes imbéciles de ce genre, de même ceux hélas ! fréquents, qui consistent à brûler des tas de branches à proximité immédiate de beaux sapins. Sans doute le tronc n'est pas atteint, mais tout un secteur de la couronne est roussi, brûlé, ce qui ne peut avoir qu'une influence fâcheuse sur la santé de l'arbre.

La disparition du vieux fayard de la Tépaz a privé le site d'un végétal qui en faisait l'ornement. Par bonheur, il a un successeur, un sujet d'un type semblable, déjà de bonne taille, robuste, et que, pour ces raisons, le passant contemple déjà avec admiration.

Mais c'est dans les antiques forêts de montagne que l'on observe les fayards de la plus curieuse, de la plus pittoresque physionomie. Ainsi, rendez-vous dans la vieille forêt du Risoud, dont les épicéas peuvent atteindre l'âge de 350 ans et même plus; et des fayards à l'aspect difforme et tourmenté, vous pourrez en voir à tout moment. Au Risoud, le fayard croît en mélange avec les résineux et partout il est dominé par

eux. L'abondance des neiges hivernales lui fait la vie rude, et dans le cours d'une journée, combien n'en observe-t-on pas de ces arbres à la silhouette massive, tortue, demi-morts, aux branches et à la cime brisées, qui vous ont une figure lamentable et semblent voués à une mort proche.

Mais non, malgré toutes les mutilations qui leur ont été infligées, les braves, ils tiennent et chaque année on les revoit semblables à eux-mêmes, tant il y a en eux de résistance devant les forces de mort qui les assaillent. Et pour cela, malgré leurs difformités, leur aspect minable, on ne peut s'empêcher de les considérer avec affection. Nombre de ces fayards plus ou moins agonisants hospitalisent des champignons du genre Polypore qui, le long du fût, se superposent sous la forme de consoles d'une taille parfois phénoménale.

Dans le haut Jura, les premiers colons ont eu fort à faire pour rendre le sol cultivable. Détruire la forêt, puis enlever les pierres furent leur première besogne. Ces pierres, ils en firent des tas, des « pierriers », bien visibles encore actuellement dans l'étendue des prairies. A l'intérieur du pierrier, on trouve toujours un peu de terre fine, dont se substantent des plantes herbacées, des buissons, des arbres, dont des fayards, qui ont élu domicile à leur surface.

Ces fayards des pierriers, quelle vie est la leur ! Le milieu est pauvre et sec, aussi leur croissance est d'une lenteur extrême et leur bois acquiert avec le temps une consistance, une dureté extraordinaires qui en font un combustible de grande valeur. Ils ne sont jamais beaux; aux yeux de quelques-uns, ils inspirent plutôt la pitié, mais il y a tout de même en eux quelque chose qui commande l'admiration : leur robustesse, leur ténacité à subsister dans un milieu hostile, caractérisé d'ordinaire par une extrême sécheresse.

Les fayards, quelle que soit la physionomie que le milieu leur a imprimée, sont des arbres toujours intéressants à contempler, et nulle part l'homme, épris du charme de la Nature vivante, ne passera indifférent à leurs côtés.

* * *

Nul n'ignore qu'au printemps, une nuit de gelée détruit parfois le feuillage fraîchement épanoui du fayard. Le cas s'est produit partiellement au mois de mai de cette année, à 1000 mètres et au-dessus. D'ordinaire, les feuilles repoussent en août, mais à l'état imparfait. Cette année-ci, en divers endroits les fayards gelés ont reverdi sans retard et progressivement, si bien qu'au début de juillet les sujets atteints offraient, quant au feuillage, un aspect à peu près normal. C'est probablement la forte insolation de la période mai—juin qui a provoqué la formation rapide de bourgeons foliaires aptes à remplacer les feuilles détruites.

Sam. Aubert.